
TOVE
ALSTERDAL
CHANT DES ÂMES
SANS REPOS
ROUERGUE
noir

Présentation

Eva est séparée de Svante depuis plusieurs années. C'est même elle qui a demandé le divorce. Et pourtant, la voilà dissimulée dans un bosquet, espionnant l'homme qu'elle a tant aimé. Svante vient de s'installer avec sa jeune compagne dans un quartier idyllique aménagé au sein même du parc de ce qui fut jadis le plus grand hôpital psychiatrique d'Europe, Beckomberga. Si Svante est assassiné, si c'est justement Eva qui découvre le corps, qui croira qu'elle n'est pas la coupable ? Arrêtée par la police, Eva n'a plus qu'un espoir : que la jeune Rom qui faisait la manche dans les parages ait assisté au crime et l'innocente. Mais comment retrouver un témoin qui a peur et qui se cache ? Or, tandis qu'Eva tente de se disculper, dans le parc de Beckomberga des corps sont exhumés de ce qui paraît bien être une fosse commune. Une véritable psychose s'empare des nouveaux résidents de ce quartier huppé. Quel passé inavouable hante ces lieux marqués par des pratiques médicales d'un autre âge ?
Avec ce nouveau polar d'une remarquable intensité psychologique, la romancière Tove Alsterdal explore la complexité des relations humaines et la manière dont les êtres les plus civilisés peuvent être conduits à franchir les frontières de la raison.

Journaliste, dramaturge et scénariste suédoise, Tove Alsterdal a notamment été récompensée par le prix du meilleur roman policier suédois pour *Tango fantôme* (2017). En 2018, elle a également reçu le prix Ancres noires pour *Dans le silence enterré* (2015).

De la même auteure

Femmes sur la plage, Actes Sud, 2012
Dans le silence enterré, Éditions du Rouergue, 2015
(Prix Ancres noires 2018)
Tango fantôme, Éditions du Rouergue, 2017

Note des traducteurs

Les citations de *De la guerre* de Carl von Clausewitz sont tirées de la traduction de Nicolas Waquet, éditions Payot & Rivages.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Plainpicture/Jean Marmeisse
Titre original : *Vänd dig inte om*
Éditeur original : Lind & Co., Stockholm

© Tove Alsterdal 2016 en accord avec Grand Agency
© Éditions du Rouergue 2019 pour la traduction françaisee
www.lerouergue.com

Tove Alsterdal

CHANT DES ÂMES SANS REPOS

roman

Traduit du suédois par Johanna Brock et Erwan Le Bihan

ROUERGUE
noir

Prologue

Beckomberga, milieu des années 1990

Lorsqu'elle franchit le seuil du bâtiment, seul le crépuscule l'accompagnait. Le chuintement des postes de radio, les cris de désespoir appartenaient désormais au passé.

Elle ne s'était jamais vraiment rendu compte à quel point le silence pouvait s'avérer pesant.

Une ville après le lâcher d'une bombe à neutrons, pensa-t-elle, où ne subsistent que les ruines pour témoigner d'une existence anéantie.

Persistaient néanmoins effluves d'urine et relents de vieux mégots : des traces de vie humaine, tenaces. Il lui semblait qu'elle pouvait encore distinguer le va-et-vient sourd des pantoufles et les piétinements sur le lino jaune délavé, la fébrilité des patients dosés au Trilafon. Elle voyait les ombres dans les couloirs, traînant le pas, demandant grâce ou quémandant une cigarette supplémentaire. Elle n'aurait pas été vraiment surprise de voir une assiette ou un étron voler. Elle se serait baissée pour éviter le projectile. Après toutes ces années passées là, elle avait intégré la probabilité de tels incidents et développé les réflexes appropriés. Les coups de poing, de tête, de

pied aussi lorsqu'il s'agissait de les ceinturer dans leur lit. Des mains empoignant les cheveux jusqu'à les arracher du crâne. Et puis la litanie des plaintes, les délires obsessionnels. Toute cette rage refoulée. *Tout ça va flamber, partir en fumée, impies, suppôts de Satan, suceurs de bites, salopes de putes, vous qui nous empoisonnez, c'est la mort, la mort, tout va prendre feu et pourrira en enfer. Vos douches nous irradient. Vos murs ? Ils nous irradient ! Votre thérapie ? Elle nous irradie ! Jésus me voit, alors, putain, inutile de me fixer tout le temps, maudits bouffeurs de merde, mouchards, branleurs de mes couilles, aller vous faire niquer, bourreaux d'enfer…*

Dans l'une des salles, en tombant sur un chariot de ménage abandonné, elle constata qu'il n'y avait, alentour, nulle trace de l'alcoolique de service, tapi là, en embuscade, dans l'espoir d'ingurgiter les produits ménagers à même le goulot. Plus loin, elle aperçut une ceinture encore fixée à un lit isolé. Elle extirpa le trousseau de sa poche, sachant pertinemment que cela n'avait plus aucune importance. Un poids familier dans la main, de petits bouts de métal qui ouvraient et fermaient ceintures et fenêtres, et qui, par là même, distinguaient malades et bien portants. Elle ignorait si elle pourrait s'adapter à sa nouvelle vie. Peut-être que cet univers insondable, désespéré, l'avait marquée à jamais, comme si quelque chose d'essentiel s'était joué là, un endroit où, pour le moins, elle avait trouvé sa place.

Elle crut entendre un bruit, comme le frottement, le crissement d'un morceau de verre. Ulla se retourna. Il n'y avait rien. Pur produit de mon imagination, se dit-elle, ou une quelconque réminiscence. Elle distingua un mouvement furtif au dehors, devant la fenêtre. Elle s'approcha, préparée au pire, ignorant la peur. Depuis toujours circulaient des histoires de fantômes, d'âmes en peine, hantant les sous-sols de Beckomberga. Mais elle n'en avait, bien sûr, jamais croisé. S'il errait une âme dans le parc de l'hôpital, à cette heure tardive, c'était celle d'un être humain et elle savait les gérer, même ceux que l'on considère comme particulièrement dangereux ou monstrueux. Elle savait d'expérience que l'humanité qui définit l'espèce peut se réduire à une note sur une échelle et s'exprimer en degrés.

Soudain, elle put discerner distinctement un visage de l'autre côté de la vitre de sécurité : des yeux qui la fixaient, un corps agité de mouvements spasmodiques – un regard inquiet, fébrile, des cheveux hirsutes. L'homme semblait avoir la quarantaine. Mais c'était quelque chose de difficile à déterminer dans un endroit comme celui-là où des patients, à vingt ans, avaient terriblement vieilli et perdu la mémoire, tandis que d'autres ne sortiraient jamais de l'enfance. Elle aperçut un trait blanc au niveau du cou. Portait-il une chemise du service hospitalier ? Ou une blouse de travail ?

Ulla se mit à lui parler : des phrases rassurantes qu'il ne pouvait entendre. C'était sa méthode, éprouvée, elle parlait aux gens quelle que fut la situation. La bouche de l'homme remua également. Mâchait-il un aliment, ouvrait-il simplement la bouche, voulait-il lui dire quelque chose ? Elle se saisit de la plus grosse des clés, lourde au point de faire des trous dans les poches, et ouvrit la fenêtre.

L'homme bondit et trébucha. Il s'enfuit à grandes enjambées, courbé en avant, vers le centre médical.

« Attendez. Je peux vous aider ? », cria-t-elle à travers le parc. « Je suis l'infirmière Ulla, Ulla Andersson. Vous avez besoin de quelque chose ? »

Elle distingua encore une silhouette sombre près d'un lampadaire, puis plus rien. Elle avait tout de même eu le temps d'apercevoir le bas du pantalon marron qui flottait au vent : il s'agissait bien de vêtements de l'hôpital, avec le logo du conseil départemental. Elle resta interdite quelques instants, alors que le ciel se laissait gagner par l'obscurité.

La nuit serait probablement encore plus froide.

Elle vida le casier, ses dernières affaires, et vérifia qu'aucun des patients n'avait oublié de médicaments ou d'objets de valeur. Elle trouva quelques boîtes de Trilafon et d'Hibernal, une paire de lunettes de vue et une montre. Bon, voilà, c'est tout, pensa-t-elle, avant d'envisager d'emporter un tableau, en guise de souvenir, celui avec le motif de l'oiseau bleu. Elle l'avait eu si souvent sous les yeux,

accroché au mur du secrétariat, qu'elle n'y faisait plus guère attention. Elle renonça finalement à le décrocher. Il était là, à sa place.

C'était la seule chose qui aurait vraiment pu constituer un souvenir.

Sur le chemin vers la sortie, elle déverrouilla la porte de la salle de stérilisation et y jeta un œil. Les odeurs d'urine et de bassin de lit s'étaient dissipées. Tout était stérilisé jusqu'à la fin des temps. Ulla vérifia qu'aucun détergent, notamment les plus toxiques, ne traînait encore par là. Dans les années 1970, un aide-soignant de Malmö avait assassiné vingt-quatre personnes âgées, en utilisant un produit de ce genre. Une porte ouvrait sur l'arrière-cour. En grelottant, elle fit entrer un peu d'air frais, printanier, et l'obscurité s'engouffra.

Les infirmiers avaient l'habitude de s'asseoir sur les escaliers devant la porte, pour y fumer et bavarder. Ils utilisaient aussi cette issue comme un raccourci, quand ils voulaient prendre l'air avec les patients. Ils avaient même installé des chaises et des tables pour, l'été, y servir le café. Elle fouilla l'obscurité du regard, entre les bâtiments, tentant de nouveau d'apercevoir l'homme qui avait fui. Elle lui trouvait un air familier. Ce n'était pas quelqu'un qui avait fréquenté son service, mais on finissait par reconnaître ceux qui séjournaient longtemps à Beckomberga. Une image lui revint en mémoire, celle d'un de ces navires aux voiles noires qui frayaient sur les fleuves, voici des siècles de cela ; nefs des fous, bateaux que l'on chargeait de malades mentaux et d'âmes perdues, de vagabonds et de misérreux dont les villes voulaient se débarrasser. Ils étaient condamnés à voguer vers des ports où on ne les laisserait jamais débarquer, voyage dans la nuit de l'oubli, d'où montaient les cris hantant les vallées fluviales. *Jésus, Jésus, au feu, au feu…*

Elle tira la porte derrière elle, la laissant légèrement entrouverte.

Puis elle fit volte-face et s'éloigna pour ne plus jamais revenir.

Avant ce soir-là, un soir de la fin août, au moment d'abandonner le sentier goudronné pour se glisser dans un bosquet derrière la maison où vivait Svante, Eva Leander-Olofsson n'avait jamais vraiment pris conscience de ses limites et encore moins de ce qu'elle était susceptible de mettre en œuvre pour les dépasser.

De la quatrième maison du lotissement émanait de la lumière. Eva se dissimula derrière un rocher. Le feuillage des arbres était encore suffisamment dense pour l'abriter des regards. Si la nuit était tombée rapidement, comme un marqueur de la fin de l'été, le beau temps persistait. Elle aperçut des digitales pourpres et des primeroses autour de la maison : dernière floraison avant l'arrivée de l'automne.

Elle ne distinguait personne à l'intérieur, mais, à l'étage, la lampe d'une chambre était allumée : la seule pièce où ils avaient pris le temps de poser des rideaux. Sortant de la cuisine, une ombre se dessina soudain sur le mur du salon. Ils étaient là. Eva avait étudié les plans et savait comment les pièces de la maison étaient agencées les unes par rapport aux autres. Les maisons de ce lotissement récent faisaient partie des plus haut de gamme du quartier : briques grises et conception à l'anglaise, toits mansardés et larges fenêtres qui donnaient à voir bien plus que ce qui est d'ordinaire désiré.

Dans le salon, on pouvait apercevoir un canapé d'angle blanc et une table en chêne avec un plateau de marbre, ainsi qu'une immense suspension qui flottait dans l'air ; aucune attache ne semblait la fixer à ce plafond haut de presque sept mètres. Deux

orchidées blanches se dressaient élégamment devant la fenêtre comme pour clamer : regardez-nous, nous habitons ici ! Elle se dit que l'image qu'ils renvoyaient traduisait la volonté d'afficher un certain standing, mais pouvait aussi révéler un état de profonde anxiété, et elle fut prise de vertige en comprenant qu'elle était, de fait, en train de les épier.

Elle apercevait ces mêmes fleurs dans d'autres maisons, comme si tout le voisinage s'était donné le mot pour exposer des orchidées. Lumières, couleurs et musiques débordaient sur les pelouses. Dans la maison d'à côté, un garçon regardait la télévision, dans une autre, une jeune femme se rapprocha de la fenêtre. Eva recula vers le rocher en se demandant ce que les gens pourraient voir, s'il leur prenait la lubie d'aller scruter le bosquet, au dehors : un quidam en survêtement qui n'avait rien à faire là, un visage, un cauchemar ? La jeune femme ne distinguait probablement que son propre reflet sur la vitre ; elle ne manifesta aucune réaction. Son petit intérieur soigneusement briqué était sacrément lumineux. Éclairé par une telle quantité de spots et de lampes d'appoint que personne ne remarquerait jamais si le monde venait à s'anéantir dans les ténèbres d'en face, à l'endroit, par exemple, où Eva se tenait cachée, le massif touffu entre les vieux troncs d'arbres et les rochers datant de l'ère glaciaire.

Elle s'adossa à la surface rugueuse du rocher et respira un parfum de mousse et de feuilles en décomposition. À ses pieds, le sol était jonché de capsules de bières et de détritus plastiques. Une odeur de viande grillée s'échappait d'une véranda, on profitait encore des plaisirs estivaux.

Rentre chez toi, se dit-elle, et reprends le fil de ta vie. *Fais un travail sur toi.* Fais ce que tout le monde te dit de faire, même si tu sais bien qu'ils ont tort et que personne n'est en mesure d'appréhender ce que ressent vraiment autrui. Il est possible que l'on ne puisse jamais *comprendre* l'amour, qu'il nous soit seulement offert de nous y ressourcer.

Se ressourcer : c'était une expression qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

La lune se voila derrière les nuages. Eva perçut un mouvement dans l'escalier.

Svante portait un bleu de travail. C'est ce qu'il lui sauta immédiatement aux yeux. Le même qu'autrefois, celui qu'il avait depuis toujours, avec ces taches de peinture qui ne disparaissaient jamais au lavage. À l'époque, ils avaient repeint les murs de la chambre en vert d'eau.

Elle vit la main se poser sur la rambarde de l'escalier puis les épaules apparurent, elles semblaient comme entravées, bloquées. Eva se dit qu'un massage ou un peu de sport lui ferait le plus grand bien. Il n'y avait rien d'objectif dans cette observation, il s'agissait plutôt d'une sorte d'intuition : de ces choses que l'on ne peut ignorer quand on ressent encore l'empreinte physique du corps de l'autre sur son propre corps.

Elle se souvenait bien de la sensation quand elle le caressait. Une peau épaisse, légèrement rugueuse, et des muscles affleurants. La rigidité des épaules, lorsqu'elle le massait, et le dessin de la courbe, quand la nuque devenait plus souple.

Eva déglutit en voyant Svante se saisir du couteau qu'il portait à la ceinture. C'était un couteau rustique, fourreau en cuir et manche en bouleau loupeux. Elle ne pouvait distinguer ce genre de détails de là où elle se trouvait, elle n'avait cependant aucun doute sur la facture du couteau. Elle le lui avait offert, il y avait bien longtemps, un cadeau de Noël.

Quelques cartons vides, pliés, étaient posés contre le mur. D'autres cartons n'avaient pas encore été déballés, comme pour lui signifier qu'il n'était pas trop tard. Ils contenaient peut-être les vinyles de Svante, il y était tellement attaché, et elle ne les avait pas vus alignés sur les étagères, pas plus d'ailleurs que ses livres sur les bunkers ou les batailles de la Seconde Guerre mondiale. Peut-être contenaient-ils aussi des objets appartenant à sa petite amie, toutes ces choses qui garniraient bientôt chacune des pièces de la maison et donneraient l'illusion du foyer parfait.

Svante découpa un carton rectangulaire sur toute la longueur et le retourna. Il s'agissait encore d'une bibliothèque. Il parcourut le mode

d'emploi et fit pivoter quelques panneaux d'aggloméré. Le montage n'était pas son fort, même s'il n'accepterait jamais de le reconnaître. Il se lassait vite de tout ce qui était ordinaire et laborieux, comme lire un mode d'emploi. Svante préférait concevoir ses projets à lui, des projets plus ambitieux, plutôt que de suivre les plans tracés par un autre. Eva l'avait souvent aidé à chercher des vis disparues : il pestait invariablement contre Ikea parce qu'il manquait toujours quelque chose, et puis on finissait par retrouver la vis en question, qui avait roulé dans un coin.

Eva distinguait aussi des objets qui lui avaient appartenu : un tableau abstrait, au-dessus du guéridon dans l'entrée, autrefois accroché dans leur chambre à Vasastan, le fauteuil qu'ils avaient acheté ensemble chez un antiquaire d'Odenplan, désormais recouvert d'un tissu blanc. Elle le lui avait laissé quand ils avaient divorcé. Elle ne s'intéressait pas aux objets, elle l'avait laissé prendre ce qu'il désirait. Elle s'était montrée généreuse, aussi pour lui signifier qu'elle n'éprouvait plus de colère à son encontre, bien que parfois elle ressentît l'envie de le frapper, encore et encore. Peut-être aussi avait-elle voulu échapper à sa part de culpabilité, inhérente au processus du divorce. Si l'appartement conservait le même aspect après son déménagement, il ne verrait pas tellement la différence et il ne la mettrait plus sur le banc des accusés. Son ressentiment durerait moins longtemps. Prends ce que tu veux, avait-elle dit, les objets n'ont pas d'importance, en ce qui me concerne.

Leur ancien fauteuil recouvert d'un nouveau tissu, tout un symbole. Svante se releva et entra dans la cuisine. Elle comprit qu'ils s'y étaient croisés, quand les deux ombres ne firent plus qu'une seule.

L'atmosphère, encore estivale, charriait un air humide, aux accents tropicaux. Cependant, à force d'immobilité, Eva commençait à ressentir les morsures du froid. Les lombaires lui faisaient mal. De nouveau, elle se dit qu'il fallait quitter les lieux, mais il y avait quelque chose dans le montage de la bibliothèque qui la retenait : peut-être parce qu'ils étaient sur le point d'en achever l'installation. Comme s'il y avait là un point de non-retour.

Svante réapparut, un bol dans les mains. Il y rangea toutes les vis et les chevilles. Il y avait de la fatigue mêlée à de la fébrilité dans ses gestes, comme s'il voulait se dépêcher sans parvenir à accélérer le mouvement. Il prenait de l'âge. Eva se demanda si c'était une idée qui lui traversait parfois l'esprit. Si la tension qu'elle percevait provenait de là. Se sentir à la hauteur, avec une femme beaucoup plus jeune : elle fit son apparition dans l'embrasure de la porte du salon. Elle portait une tunique verte, flottante, qui mettait en valeur sa silhouette. Elle se prénommait Jannike. Son nom de famille n'avait pas vraiment d'importance. Sa coiffure pouvait sembler, à première vue, un peu négligée mais les mèches tombaient exactement comme il fallait.

Eva ne pouvait, bien sûr, discerner les paroles qu'ils échangeaient. Elle se voyait comme la spectatrice d'un film muet dans lequel les mouvements seraient quasi imperceptibles et les expressions floues. Elle en était réduite à des déductions. Ce sourire, cette manière dont elle lui caressait le haut du bras témoignaient-ils de l'amour de la jeune femme pour Svante ? Ou cherchait-elle à le manipuler ?

Croyait-il vraiment qu'elle l'aimait ?

Le montage de la bibliothèque était presque terminé quand Svante se releva et jeta un œil à sa montre. Il fouilla dans la poche de sa chemise et en sortit une petite boîte de tabac à chiquer. Il la secoua en faisant la grimace. Il prononça quelques mots inaudibles, qu'Eva comprit tout de même. Il n'y avait là que l'interprétation d'un jeu de mime des plus ordinaires, mais ce qu'elle venait de déduire pouvait tout changer.

Il rengaina le couteau et se dirigea vers le hall d'entrée, de l'autre côté de la maison. Jannike rassembla des cartons et lui confia un sac en papier avec les emballages avant de l'embrasser sur la joue.

Sur la joue, rien de plus.

Puis Svante l'embrassa vraiment. Eva détourna les yeux.

Le parc était silencieux. On percevait au loin le brouhaha du trafic routier et le bruit de moteur d'un avion, sur le point d'atterrir à

Bromma. Un air de musique s'échappait d'une fenêtre ouverte. Le moment où Svante ferait démarrer la voiture n'allait plus tarder. Il prenait systématiquement l'Audi, même pour faire cent mètres. Mais aucun bruit de moteur ne se fit entendre. Au lieu de ça, elle le vit s'approcher en marchant, surgissant au bout de la rangée de maisons du lotissement. Eva se dissimula derrière le rocher, attendant qu'il la dépasse.

Ensuite, elle se couvrit la tête d'une capuche et lui emboîta le pas, en se tenant à bonne distance.

Un taxi approchait. Un voisin fumait sous une véranda. Un peu plus loin, elle aperçut des adolescentes qui s'entraînaient au skate sur le chemin piétonnier. Les nouveaux logements grignotaient peu à peu sur le parc, effaçant toutes les traces de ce qui avait autrefois pu exister là. Devant l'une des vieilles baraques, désormais transformée en crèche, elle aperçut des jeux pour enfants et un bac à sable. Des immeubles de quelques étages, construits dans le style des années 1940, avec des balcons vitrés, avaient aussi poussé là. Il n'y avait qu'au cœur de Beckomberga, là où l'histoire se manifestait dans sa dimension monumentale, qu'il était impossible de tout changer d'un claquement de doigts : quatre bâtiments imposants, en brique, bâtis dans les années 1930 pour loger le plus grand hôpital psychiatrique d'Europe. Le bâtiment dédié aux hommes et celui des femmes, les deux édifices comme repliés sur eux-mêmes, se faisaient face, semblables à des donjons imprenables. Ces immeubles-là seraient bientôt transformés en habitat coopératif : ils avaient été vendus pour des millions de couronnes. Devant les portes de l'hôpital, se trouvaient d'anciens logements ouvriers et un bâtiment surplombé d'une horloge, où des locataires avaient emménagé récemment. Malgré tout, il émanait toujours de ce complexe immobilier une insondable torpeur. Eva se souvint du vertige qui l'avait saisie en découvrant les façades pour la première fois. À l'adolescence, avec sa bande de copains, ils avaient escaladé le grillage, en grimpant sur un scooter garé devant. Elle se souvenait de ces hommes avec du tabac à chiquer qui leur dégoulinait du menton et d'une femme qui proférait

des obscénités en se frappant la poitrine. Certains patients y étaient enfermés depuis les années 1930. Tant d'histoires avaient circulé dans les banlieues alentour : des contes cruels qui mettaient en scène des fous en fuite, des rois, des Premiers ministres dont les allées et venues faisaient l'objet de notifications dans un journal secret, des artistes et des poètes maudits qui créaient puis mouraient derrière les murs de Beckomberga. Elle se disait qu'après tout, c'était peut-être le propre de l'art, cette part de folie enveloppée dans son essence et qui rend ses voies impénétrables à la majorité du genre humain.

Elle ignorait s'il y avait un fond de vérité dans toutes ces histoires. Et puis, tout cela était désormais révolu, c'était du passé.

Svante marchait sur un chemin flanqué de maisons peintes en jaune. Eva le suivait de loin, à travers un verger. On arrivait à la limite du quartier : une petite clôture traçait une ligne de démarcation, là où autrefois s'élevait un immense grillage.

Svante fit halte devant une rangée de containers dédiés au tri sélectif des ordures ménagères. Elle l'entendit piétiner des cartons avant de les plier, il jeta des bouteilles vides, qui se brisèrent dans leur chute.

S'il rebrousse chemin maintenant, je ne bouge pas d'ici, pensa-t-elle. Il lui sera impossible de se défiler et je n'aurai plus la possibilité de m'esquiver.

Tu te souviens, Svante, de ce que tu disais la première fois que l'on s'est rencontrés, au sujet de ce qu'un être humain peut cacher au fond de lui ? De ce qui est imperceptible pour les autres, ce que nous ne connaissons pas de nous-mêmes ?

Eva le vit s'éloigner. Ah oui, il devait aller acheter du tabac à priser. Le chemin serpentait entre des immeubles aux façades arrondies. Dans son enfance, elle avait dormi une nuit dans l'un d'eux, un appartement en forme de part de gâteau, mais chez qui ? Elle ne s'en souvenait plus.

Plus loin vers la route, le petit restaurant thaï à emporter venait de fermer. Des odeurs de coco et de curry flottaient toujours dans l'air. De l'autre côté de Spångavägen, au croisement de Bällstavägen, il y

avait un magasin d'alimentation. Il était encore ouvert pour quelques minutes. Svante se dirigeait vers là.

Je sais, ce n'est pas facile. L'amour et ses désillusions, c'est peut-être ce qu'il y a de plus cruel dans la vie.

Il y avait dans l'atmosphère comme une vague mélancolie de fin d'été, une odeur de pluie imminente. Ils allaient se croiser, comme par le fruit du hasard, lorsqu'il sortirait du magasin. Eva traversa la route, avançant aussi lentement que possible. Elle se posta devant l'entrée, à proximité d'une femme qui mendiait.

La femme se tenait accroupie, enveloppée dans des couvertures, tenant dans la main une tasse et un petit panneau.

« Bonjour, bonjour. S'il vous plaît. »

Nul n'est tenu de faire l'aumône. Et aide-t-on vraiment en donnant ? Eva n'eut pas le courage de pousser la réflexion plus loin.

« Bonjour, des couronnes s'il vous plaît, s'il vous plaît. »

La femme se leva et lui montra une photo de ses enfants. Eva se sentait mal à l'aise quand ils s'approchaient. S'ils restent assis par terre, on peut choisir de les voir ou de les ignorer, de donner ou pas. Là, ce n'était plus possible. Elle donnait quelquefois, un sandwich et même, un jour, un vieux parapluie, seulement les mendiants des rues se faisaient chaque jour plus nombreux.

Eva fit un geste explicite, en présentant ses mains vides.

« Je n'ai pas d'argent sur moi », murmura-t-elle, *« no money. »*

C'était un mensonge, elle avait un billet de cent couronnes dans la poche, mais elle voulait rester maîtresse de ses choix, décider si elle donnait et quand, sans se faire forcer la main. Svante était maintenant à la caisse, tenant un panier rempli. Il serait bientôt onze heures et l'un des derniers clients se dirigeait vers sa voiture.

« S'il vous plaît, m'dame, s'il vous plaît ! »

« Non, mais ! » Eva réagit instinctivement, emportée par la colère : son bras partit tout seul et frôla le visage de la femme.

« M'dame, m'dame, s'il vous plaît ! »

Ça n'avait pas suffi. La femme désignait sa bouche avec insistance en brandissant la photo de ses enfants. Eva se pencha, tentant

d'apercevoir Svante, mais la mendiante lui obstruait la vue avec son châle et ses mains qui battaient l'air.

« *Please*, couronnes, s'il vous plaît. »

« Mais puisque je vous dis que je n'ai pas d'argent ! »

Eva lui arracha la photo des mains. Elle entraperçut un garçon et une fille avant de la jeter au loin. La photo, ballottée par le vent, traversa Bällstavägen, en dessinant une grande boucle. À cet instant précis, elle perçut un changement dans l'atmosphère, un bruit comme un souffle, lorsque les portes du magasin s'ouvrirent.

« Eva ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

Puis tout partit de travers. Était-ce la présence de la mendiante ou la situation qui lui échappait, elle ne réussit pas à exprimer ce qu'elle avait sur le cœur. Depuis que ce regard s'était posé sur elle, tout n'était plus que phrases inachevées, bégaiements ridicules. Ce regard qui, autrefois, plus que tout au monde, l'avait fragilisée et rassurée à la fois. Des yeux gris-marron pâle, qui lui faisaient penser à l'écorce d'un arbre.

« Tu me suis ? », demanda-t-il. « Tu es complètement folle ? »

Comme si elle lui voulait du mal. C'était vraiment la dernière chose qu'elle avait en tête. Il s'était déjà sauvé, se dirigeant vers le passage piéton.

« Svante, attends… »

Elle n'avait d'autre choix que de lui courir après.

« On peut discuter un peu, non ? Écoute-moi, Svante, attends… »

Il ne fit même pas mine de se retourner. Il vérifiait à droite et à gauche qu'il n'y avait pas de voiture, prêt à s'élancer droit devant lui.

« On n'a plus rien à se dire. Rentre chez toi, maintenant, tu m'entends, immédiatement, sur-le-champ, va-t'en, une bonne fois pour toutes. »

Eva lui saisit le bras. Il ne pensait pas ce qu'il disait, elle le savait. Une inflexion dans la voix. Elle distinguait les mots, leur froideur, elle n'était pas sourde, mais il y avait aussi autre chose, une note

sensible qui lui serra le cœur, un agencement fragile et qui se délitait. Il disait ce qu'il était censé dire, non ce qu'il ressentait au fond. Après toutes ces années de vie commune, Eva le connaissait par cœur.

Elle entendait la mendiante vociférer quelque part derrière eux. La femme s'exprimait maintenant en roumain, ou en tout cas dans une langue étrangère ; une volée de syllabes acerbes, probablement perlées d'insultes, fendant l'air comme une nuée d'insectes.

« J'ai beaucoup réfléchi », dit Eva, « je sais que j'ai aussi ma part de responsabilité, j'en suis vraiment désolée. »

« Arrête tout de suite », répondit Svante, « ce n'est plus la peine. »

« Je voudrais seulement que tu réfléchisses une dernière fois avant de… »

Il la repoussa d'un geste de la main et s'engagea sur le passage piéton. Eva sentit la colère monter : il se comportait comme à son habitude ! Tourner le dos à quelqu'un, c'est vraiment lui manquer de respect. Il ne prenait pas même le temps d'écouter ce qu'elle avait à dire.

Elle le rattrapa au niveau des immeubles aux façades arrondies, à proximité d'un ancien battoir à tapis, en métal. La lumière des lampadaires ne perçait pas jusque-là.

« On devrait au moins pouvoir parler de Filip », dit-elle. « Il est forcément affecté par tout cela. »

« C'est pour ça que tu me suis, pour parler de Filip ? »

Au moins, il s'était arrêté. Mais il y avait quelque chose dans son visage, dans son regard qu'elle ne distinguait pas bien dans le noir. Elle ne le reconnaissait pas. Svante pouvait se mettre en colère sans raison, pour des broutilles, mais là, c'était autre chose. Une émotion souterraine, émergeant d'une profondeur à laquelle elle n'avait jamais eu accès.

« Je ne suis pas en train de te suivre », répondit-elle. « J'allais simplement acheter à manger pour demain matin. Je ne pouvais pas me douter que tu… »

« Eh bien, alors, vas-y. Va faire tes courses, merde. »

« Ce que je vais acheter n'a plus d'importance, ce n'est pas ça que… »

Une voiture les dépassa, projetant sur eux la lumière de ses phares. Pendant un instant, en le dévisageant, elle eut l'impression d'entrapercevoir les traits d'un Svante plus jeune. Il tournait la tête de tous les côtés, sauf précisément vers elle.

« Mais merde, Eva… Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Je ne veux plus jamais te revoir. Ça, tu comprends ? Alors, tu bouges ! »

L'obscurité complète les enveloppa, comme si la nuit les avait rattrapés. Elle croyait ressentir, dans son propre corps, son chagrin à lui, le chagrin d'en être arrivé là. Une bourrasque jaillit de nulle part. Puis, une douleur, physique cette fois. Elle ne comprit pas le comment du pourquoi. Quelque chose lui avait heurté le crâne : comme la foudre, la douleur descendait le long de la nuque. Elle vit les maisons tanguer et le battoir métallique vira de cent quatre-vingts degrés pour enfin se stabiliser, comme suspendu au-dessus d'elle. Ensuite, il y eut le bruit d'un objet lourd tombant sur le sol et toute notion de temps disparut. Tiens-moi, pensa-t-elle. Un visage semblait lui tourner autour : était-ce lui ? Puis, le ciel se disloqua en mille morceaux.

Dieu merci. Dieu soit loué. Le temps des nuits qui vous enveloppent de leur noir profond était de retour.

Inutile de courir pour échapper aux veilleurs. Plus besoin de se démener comme une bête traquée. Enfin libre de marcher dans la foule, à condition de garder la bonne distance. Comment faire la différence entre ceux qui montent la garde et les autres, il l'ignore. Mais il sait qu'ils sont là, tout près, qu'ils guettent, comme les loups, prêts à bondir sur les âmes en peine, les enfants innocents. Ils les enferment, ils leur jettent la pierre, comme ils l'ont fait avec Paul, mais lui, ils ne l'auront pas, parce qu'il se déplace de nuit. Invisible, imperceptible, comme le loup ou le hibou, qui savent tirer profit de l'obscurité. Il s'est longtemps demandé pourquoi ils se montrent aussi inoffensifs quand il fait nuit. Dorment-ils tous ? Personne n'a été capable de fournir une réponse valable à cette question.

Ha, ha, pauvre idiot, sache qu'ils te surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Et pourtant, impossible de les voir. Il ne distingue que des habitations, des lampadaires et des vêtements qui sèchent au vent, rien d'autre. Il perçoit des odeurs aussi, c'est vrai. Comme le loup les aurait flairées. Des effluves de viande, de pain, toutes sortes de nourritures. Il sait distinguer l'odeur de l'ondée, avant qu'elle ne survienne. Lui prend alors parfois le désir de se doucher sous la pluie. Tiens, tiens, il y a aussi ces pommes, là, dans l'herbe, tombées de l'arbre.

Tu dois rester sur tes gardes, partout où tu iras, lui disait-elle.

Ils t'observent où que tu sois, ajoutait l'autre.

Tu es de ceux qui ont la possibilité de sortir et c'est la raison pour laquelle ils te veulent du mal. Une fois leurs griffes plantées, tu ne leur échappes plus. Vois ce qu'ils ont fait avec Jésus.

Si, si, il sait ce que l'on ressent quand on vous plante des clous dans les mains. Il en a fait l'expérience une fois, il y a bien longtemps, avec un bâton en bois.

Elle lui chantait :

Dors, dors,
Enfant des Cieux
Dors, dors,
Dans les bras de Dieu

Se peut-il que les veilleurs se mettent à l'abri quand il pleut ? Il n'en a vu aucun. Cette nuit, il a poussé le bouchon trop loin, il est allé jusqu'à goûter le sang. Une goutte, pas plus, sur le bout du doigt.

S'il y a une chose dont il est sûr, c'est que les morts ne chantent plus, en tout cas pas assez fort pour qu'on les entende.

« Eva, vous m'entendez ? »

Le souffle de la déflagration intérieure se dissipait lentement. Elle rêvait qu'elle marchait dans les décombres, à la recherche de ce qui pourrait encore être sauvé. Elle ne se sentait pas en danger. Elle avait tant de fois arpenté cet endroit en rêve qu'elle ne pouvait douter une seule seconde qu'elle était en train de rêver. La fumée, les carcasses de voitures calcinées, rien de tout ça ne semblait constituer une menace. L'incendie avait eu lieu il y a si longtemps déjà.

« Eva, réveillez-vous. »

Elle sentit soudain l'odeur d'un antiseptique. Bien que les néons au plafond fussent éteints, l'intensité de la lumière dans la pièce la dérangeait. Elle vit le ciel gris au dehors, il lui sembla qu'il avait plu récemment, mais le soleil était revenu.

« Je ne peux pas vous laisser dormir davantage. » Une infirmière se tenait debout, près du lit. Sur la poitrine, elle portait une étiquette avec son prénom, Sawalee. Ou peut-être Salawee ? Eva oublia aussitôt le prénom, tandis que la femme se retournait pour couper la perfusion.

« J'ai dormi combien de temps ? »

« Il est bientôt neuf heures et demie. Le docteur va arriver. »

Un bandage lui ceignait la tête et elle était vêtue d'une blouse d'hôpital. Eva n'avait qu'un vague souvenir du moment où ils la lui avaient enfilée pendant la nuit. Le tensiomètre lui serrait le bras. Elle avait de la terre sous les ongles, ou était-ce du sang ?

Elle releva le torse et s'assit dans le lit dès qu'elle entendit l'infirmière sortir de la chambre. Elle voyait des taches flotter devant ses yeux et se projeter sur le blanc du plafond, elles semblaient danser là-haut. Bien que son crâne fût bandé, elle ne ressentait aucune douleur. Elle comprit qu'on lui avait administré des antalgiques. C'était peut-être la raison pour laquelle on l'avait perfusée, se dit-elle, en tournant la tête pour observer la machine. On lui avait injecté un produit dans les veines, pour la soulager. Il lui semblait qu'elle était enveloppée dans du coton. Tout sentiment de peur avait disparu, même quand elle fermait les yeux et laissait de nouveau les ténèbres l'envahir.

C'est la pluie qui l'avait réveillée, comme un doux battement sur le visage. Quand elle avait ouvert les yeux, elle était allongée sur le bitume, incapable de se souvenir de quoi que ce soit. Combien de temps était-elle restée étendue là ? Assez en tout cas pour qu'une flaque d'eau se soit formée sous sa joue. Il y avait une forte odeur d'excrément et une douleur à la tête qui ne présageaient rien de bon. Avant de se relever, elle se tâta le crâne et se passa la main le long des vertèbres, près de la nuque, pour évaluer le degré de gravité des blessures. Sa main était maintenant imprégnée de sang. Svante l'avait-il vraiment invectivée de la sorte ? N'y pense plus, s'était-elle dit, c'est la meilleure chose à faire.

La porte qui donnait sur le couloir était entrouverte. Elle entendit chuchoter.

« Est arrivée avec le Samu à 3 h 35. Transférée et gardée sous surveillance ici, à l'étage, à 6 h 20… »

« … peut-on savoir quand elle sera en état de témoigner ? »

« Une sérieuse commotion cérébrale, peut-être un traumatisme aussi, tension à 9/6… »

« … bon, dès que vous estimez qu'elle pourra être entendue… »

Eva s'assit sur le bord du lit puis essaya de se tenir debout. Elle avait un peu la nausée, mais pour le reste, ça semblait aller. On l'avait installée dans une chambre individuelle. Elle se réjouit de ne pas avoir à partager la chambre avec d'autres malades. Des murs bleu

clair et une couverture jaune pâle : comme une image délavée de la Suède. Eva se recoucha et tira la couverture sur elle.

Il y avait une part d'elle-même qui aspirait à rester là, dans cette chambre, avec cette chemise de nuit qui appartenait à l'Institution, avec ce bracelet en plastique au poignet, indiquant son identité. Se laisser nourrir, des repas servis sur un plateau.

Confier son destin à autrui, à quelqu'un qui sait comment on fait pour continuer à vivre.

Le médecin entra, entouré de sa petite cour. Les analyses semblaient conformes à ce qu'il en attendait. Elle pourrait sortir dès le lendemain. Il lui fallait calme et repos, pour le reste, elle pouvait continuer comme à l'accoutumée.

Comme à l'accoutumée ?

« La police patiente dans le couloir », ajouta-t-il. « Ils ont l'air très pressés de vous interroger, quand vous serez prête, bien sûr, et là-dessus c'est moi qui ai le dernier mot. »

Est-ce qu'elle l'était ? Était-elle prête ?

Elle avala un peu d'eau.

« Ça va aller », répondit-elle, « je vais bien. Je vais répondre à leurs questions. »

« Et vous n'avez rien vu, rien entendu en reprenant conscience ? »

La policière était blonde, cheveux coupés très court, ce qui lui donnait un certain aplomb. Elle s'appelait Eva Flyckt. Elles avaient un peu rigolé lors des présentations : Eva, Eva, oui je m'appelle Eva aussi. Elle se sentait en confiance, rassurée par ce fil ténu qui les liait toutes deux.

« Non, je n'ai rien vu. Le grand noir et puis le caniveau… Je n'imaginais pas qu'il puisse y avoir quelqu'un d'autre… je nous pensais seuls. C'était tellement silencieux. »

Eva avait cru un moment que ce serait douloureux de devoir raconter ce qui s'était passé, mais c'était tout le contraire. Elle se sentait soulagée. La nuit qui venait de s'écouler se recomposait, un événement

puis un autre. Il y avait des faits, une succession temporelle. Ça ressemblait à un crime, avec *une victime* et *un coupable*, une histoire avec un début et une fin, même si le déroulé des événements était loin d'être limpide.

« C'était comme une absence, un sommeil sans rêve… Je ne sais pas pendant combien de temps je suis restée dans les vapes. Mes vêtements étaient trempés et des flaques d'eau s'étaient formées à l'endroit où j'étais allongée… Il ne pleuvait pas à ce moment-là. Avant, je veux dire. »

Devait-elle mentionner l'odeur ?

Ils étaient deux, des policiers en civil. L'homme l'avait aidée à redresser la tête de lit afin qu'elle puisse s'y adosser. Elle n'avait pas retenu son nom, il avait des yeux bleus et un physique qui, hors contexte, ne l'aurait pas laissée indifférente. Il parlait avec un accent qui trahissait ses origines dalécarliennes.

« Prenez tout votre temps », lui dit-il. « C'est important de ne pas forcer le trait, il faut essayer d'être la plus précise possible. »

« J'ai surtout pensé à la manière dont j'allais pouvoir m'en sortir », répondit Eva. « On était au beau milieu de la nuit, j'étais trempée, je saignais… ça ne coulait plus, le sang je veux dire, c'était plutôt… visqueux. J'ai enlevé ma veste et je me la suis nouée autour de la tête. Ensuite, j'ai essayé de me mettre à genoux. Ça sentait… »

Un dictaphone numérique posé sur la table de chevet enregistrait tous leurs échanges.

« Ça sentait quoi ? »

« La merde, en fait, ça sentait la merde. » Eva jeta un œil par la fenêtre. Les nuages semblaient étonnamment légers. Elle se souvint de la seule pensée qui lui était venue, se remettre debout, à n'importe quel prix, pour déguerpir et se débarrasser de l'odeur nauséabonde dont elle pensait être à l'origine. Il ne pouvait y avoir de plus grande humiliation que celle-là.

Blessée, seule et maculée de merde.

« Je pensais que le propriétaire d'un chien n'avait pas ramassé derrière lui… derrière le chien je veux dire. »

« Donc vous avez marché en direction de Spångavägen ? »

« Je me suis dit qu'un bus de nuit passerait peut-être par là. »

Blessée. Seule. Maculée de merde. Les mots lui avaient tourné sans fin dans la tête, elle s'était relevée et avait marché lentement dans la nuit. Elle ne pouvait se résoudre à imaginer que Svante l'avait frappée avant de l'abandonner là. C'était inconcevable. Même sous la pression. C'était incompatible avec sa personnalité.

Eva se pressa les tempes, faisant des efforts de concentration.

« Un chat », dit-elle, « c'est un chat qui a jailli des buissons… j'ai cru un instant qu'il y avait quelqu'un… »

« Quelqu'un ? »

Elle referma les yeux. Le mal de tête revenait lentement.

Avait-elle vu une silhouette, un homme ? Elle l'ignorait. Une faible lumière filtrait au-dessus d'un des portails. Le ciel, lourd, virait au gris foncé. Des ombres semblaient s'animer, des branches chahutées par le vent. Une balançoire qui se mettait en mouvement, avec la chaîne qui grinçait. De ces immeubles aux façades arrondies n'émanait aucune lumière, si ce n'était quelques veilleuses, toutes les fenêtres étaient noires, personne ne pouvait la voir.

Elle fit une halte au niveau d'un lampadaire.

« Je voulais regarder l'heure. L'éclairage était plus fort à cet endroit. J'avais des vertiges aussi. C'est alors que j'ai constaté que ma montre avait disparu, qu'elle n'était plus autour de mon poignet. J'avais dû la perdre… »

Les mots se nouaient dans la gorge, elle s'enfonça dans l'oreiller.

S'il vous plaît, avait-elle envie de dire, j'ai déjà raconté tout ça cette nuit ! N'avez-vous pas le rapport quelque part, dans cet iPad, Eva Flyckt ? Cette tablette que vous avez dans les mains, sur laquelle vous prenez des notes ? Tout ce que j'ai raconté aux policiers quand ils sont arrivés, ils ont dû vous le rapporter pendant que je dormais ! Pourquoi ne lisaient-ils pas ce qui était consigné là ? Pourquoi ne la laissaient-ils pas dormir ?

« Est-ce que je peux avoir un peu d'eau ? »

Le policier se leva et remplit son verre avec l'eau du robinet. Eva imagina qu'il se prénommait Lars, mais cela aurait pu être tout aussi bien Peter. Elle but lentement jusqu'à vider le verre.

« Donc c'est la raison pour laquelle vous avez rebroussé chemin, pour aller chercher votre montre ? »

« Je n'avais pas dû faire plus d'une cinquantaine de mètres et elle avait de la valeur, je l'avais eue… » Eva détourna la tête. C'était ridicule de parler de ça, comme si ça avait une quelconque importance. Svante la lui avait offerte sans raison particulière, un jour du mois de janvier, huit ou neuf ans plus tôt, il voulait lui faire une surprise. Elle avait eu honte de l'incapacité dans laquelle elle s'était trouvée à manifester de la joie. La montre avait coûté beaucoup trop cher. Et elle n'avait jamais éprouvé le besoin d'en avoir une.

« J'ai cherché dans le caniveau et autour des flaques d'eau, mais elle n'était nulle part, j'ai poursuivi mes recherches sur la pelouse, dans les buissons… »

L'odeur. Elle émanait de là. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Elle aperçut des fleurs piétinées et une bouteille, abandonnée un peu plus loin dans les buissons. C'est peut-être la présence de la bouteille qui l'incita à y regarder de plus près, et peut-être aussi le sentiment qu'il y avait quelque chose d'inquiétant, quelque chose d'anormal, qui lui faisait peur. Il y eut comme un scintillement dans les broussailles. Des branches brisées. Puis, elle vit la main. Elle semblait disposer d'une autonomie propre, comme détachée du bras auquel elle appartenait. Elle entendit un halètement suivi d'un bruit étouffé. Elle prit peur, avant de comprendre qu'il s'agissait de sa propre respiration. À cet instant, elle vit des pieds qui dépassaient des buissons. Étrange qu'elle ne les ait pas remarqués plus tôt. À la taille des pieds, elle déduisit qu'il s'agissait probablement d'un homme. Elle écarta les branchages avec précaution et elle vit le pantalon. Taché de peinture. Ensuite la chemise, probablement trop élégante pour bricoler, pour monter des meubles. Sur toute l'étendue de la poitrine, il y avait une tache plus sombre, qui descendait vers le ventre.

« Svante », chuchota-t-elle, « Svante ? »

Sa bouche était légèrement entrouverte. Comme disposée pour boire la pluie. Au niveau de la gorge, elle ne voyait que du sombre, qui se confondait avec la terre autour.

« Svante ? »

Eva tomba à genoux près de lui. Elle lui prit le poignet, sans trouver le pouls. La tache sur la chemise, c'était du sang. La couleur sombre sur la gorge et sur le visage aussi, elle le comprenait bien, mais elle se pencha tout de même, en plaçant l'oreille au-dessus de la bouche de Svante, dans l'espoir de sentir un souffle, aussi faible fût-il, léger comme une brise, comme un battement d'ailes de papillon. S'il vous plaît, un souffle, rien qu'un seul.

Elle lui prit la main.

Douce, encore chaude. Elle pouvait percevoir les muscles qui lentement se rigidifiaient. En tenant sa main entre les siennes, elle en retarderait le refroidissement, elle gagnerait du temps.

« Donc, l'alerte a été donnée à 2 h 41 », dit le policier. « Trois heures et environ cinquante minutes se sont écoulées entre l'alerte et le paiement des courses au supermarché. »

« Je n'osais pas le laisser… Je ne pouvais pas. »

« Vous estimez être restée combien de temps à côté du corps, avant de vous diriger vers la route ? »

« Je ne sais pas. La pluie avait cessé. On avait l'impression qu'il faisait plus frais… son corps, en tout cas, avait refroidi quand je l'ai quitté. »

Un sentiment d'urgence et de danger l'avait saisie : personne d'autre ne devait le trouver. Le quartier était toujours désert, mais elle avait aperçu les phares de quelques voitures passant sur la route, entendu le vrombissement d'une moto. Lorsque des phares apparurent en provenance de Spånga, elle s'avança jusqu'au milieu de la chaussée. Elle se mit à faire des signes, à crier « stop, s'il vous plaît, stop, aidez-moi ». La voiture la dépassa sans s'arrêter : elle eut même le sentiment que le conducteur avait accéléré. Eva l'invectiva : « Putain de connard ! » Elle laissa retomber les bras, fixant

les feux arrière qui s'évanouirent dans le virage suivant. Elle se dit que Svante avait peut-être son téléphone portable sur lui, mais elle n'avait plus la force d'y retourner pour fouiller ses poches. Il y eut un nouveau bruit de moteur. Le chauffeur avait-il ralenti une seconde ? Le temps de l'observer d'un peu plus près avant d'accélérer et de disparaître ? Un court instant, pendant que la voiture la dépassait, elle vit le reflet de son propre visage dans les vitres, blême et décomposé. Elle ressemblait à quoi : une ivrogne, une folle, une installation artistique ?

Plus aucune voiture ne vint de ce côté-là. Aucun promeneur nocturne non plus. Elle s'effondra sur le banc, à l'abri de bus. Elle n'avait pas encore recouvré la notion du temps lorsque le bus de nuit déboula enfin. La porte s'ouvrit, en chuintant. Elle se souvenait du prénom du chauffeur : Abraham. Elle trouva, parmi les affaires oubliées dans le bus, un châle qu'elle se noua autour de la tête, à la place de la veste trempée. Elle put lui emprunter son téléphone portable et il la laissa se reposer sur les sièges, bien qu'elle fût trempée et sale, et que le bus prenait du retard.

« En appelant les secours, vous avez prétendu être la femme de Svante Levander. »

« Ben oui, je l'étais, avant qu'on se sépare, il y a trois ans. C'est ce que j'ai indiqué. »

Troublée, Eva dévisagea les deux policiers. Quelle importance, ce qu'elle avait pu dire ? L'essentiel, c'est qu'elle avait réussi à joindre les secours, ce qui n'avait pas été une mince affaire.

« Si l'on se réfère à l'extrait de l'enregistrement de la conversation, vous avez dit : "Je suis sa femme". Pas j'étais, je suis. »

« Ah bon. Je ne m'en souviens pas. » Par la fenêtre, perçaient des rayons de soleil reflétés par un toit de tôle et elle voyait poindre des bouts de ciel bleu entre les nuages. Comment pouvaient-ils lui demander des comptes sur un mot ou un autre qu'elle aurait pu prononcer ? « Je n'ai peut-être pas eu l'énergie suffisante pour commenter mon divorce », rétorqua-t-elle. « Je n'ai pas eu le sentiment que c'était crucial à ce moment-là. »

« Et comment décririez-vous les relations avec votre ex-mari ? »

« Normales, je suppose… Nous ne nous fréquentions plus beaucoup, mais nous étions restés amis. Il a été comme un père pour mon fils… quelle importance ? »

Elle avait la désagréable impression qu'Eva Flyckt cherchait à percer sa frêle chemise de nuit, qu'elle la déshabillait du regard. Pendant la nuit, ils avaient emporté ses vêtements. Des analyses nécessaires, avaient-ils précisé, la routine. Elle n'était pas spécialement fâchée de se voir débarrassée de ces vêtements-là.

« Que faisiez-vous là-bas ? »

« J'étais sortie pour une balade nocturne, avant de me souvenir que j'avais des courses à faire, mais comme il était presque onze heures, je n'avais plus d'autre choix que de faire mes courses là. »

Elle n'avait pas le sentiment de mentir, elle ne faisait que répéter l'histoire qu'elle avait préparée en attendant Svante, devant le magasin. Une sorte d'excuse plutôt qu'un mensonge.

Eva Flyckt baissa le regard pour lire les informations consignées sur son iPad.

« Faire un jogging, c'est ce que vous avez dit à mes collègues, cette nuit. »

Cette nuit ? Lorsque les policiers en uniforme avaient enfin daigné apparaître, dans la lumière bleue des gyrophares, alors que régnait le chaos. À l'arrivée de l'ambulance, on lui avait octroyé une couverture : enfin un peu de chaleur.

« Bon, un peu des deux », répondit Eva. « Je me suis dit que j'allais courir, mais ensuite, ça s'est transformé en marche rapide. »

L'homme enchaîna. Son accent lui donnait un air sympathique, moins raide.

« Avez-vous remarqué quelque chose de particulier dans le comportement de Svante quand vous vous êtes vus », demanda-t-il, « était-il stressé, inquiet ? »

Eva fit mine de réfléchir.

« Non, rien de spécial », répondit-elle. « Il m'a semblé comme d'habitude. Peut-être un peu fatigué, mais il était déjà tard. »

« Était-il brouillé avec quelqu'un ? Réfléchissez bien. Qui pouvait lui vouloir du mal, à lui, à vous, ou à vous deux ? »

« Je ne vois pas. » Curieusement, cette pensée ne lui était jamais venue à l'esprit. Elle avait imaginé un fou furieux, un assassin sans visage. « Svante est consultant… était consultant. C'était une personne pour le moins normale. Pour ma part, je ne me connais pas d'ennemis. Je ne vois pas qui cela aurait pu être ? Vous avez trouvé des traces ? »

« Plus tôt, vous avez déclaré ne pas avoir vu celui qui a frappé. »

« C'est exact, il a dû arriver par-derrière. J'ai effectivement déjà dit que je n'ai rien pu voir. »

« Dans ce cas, comment pouvez-vous affirmer que c'était un homme ? » La femme avait repris la parole. Ils alternaient, un duo rodé.

« C'est vrai, j'ai présumé qu'il s'agissait d'un homme », dit Eva, « est-ce que ce n'est pas ce qui vient automatiquement à l'esprit ? »

Les deux policiers échangèrent un regard. Ils lui demandèrent si elle avait la force de se mettre debout, afin de leur montrer où était placé Svante lorsqu'elle avait reçu le coup. Eva se sentait gagnée par la confusion. Ils avaient commencé par respecter l'ordre chronologique de ses déclarations et ils sautaient maintenant d'un point à l'autre.

Soudain, elle prit conscience que Svante avait dû voir son agresseur. Regardait-il ailleurs à ce moment-là ? Ou était-ce cela qu'elle avait lu dans son regard ?

« Et vous parliez d'un sujet en particulier, vous et votre ex-mari, à ce moment précis ? »

« Je lui demandais s'il avait des nouvelles de Filip. Svante me racontait comment se passait l'emménagement avec sa nouvelle compagne. » Eva s'efforçait de ne pas laisser flotter son regard quand ses yeux passaient de l'un à l'autre des policiers. « Mais j'ai déjà dû leur dire tout ça la nuit dernière, non ? »

« Bien, nous allons suspendre l'interrogatoire pour le moment », déclara Eva Flyckt, en tendant la main pour attraper le magnétophone. « J'ai besoin d'appeler le procureur. »

Il y avait comme un accent nouveau dans le ton qu'elle employait, quelque chose de plus dur, qu'Eva n'avait pas perçu plus tôt. L'homme aussi se leva.

« Est-ce que vous pourriez leur demander un peu de café ? », cria-t-elle derrière eux.

Elle apprécia de se retrouver seule un moment. Elle avait dit tout ce qu'elle savait, pensa-t-elle. Désormais, l'affaire était entre les mains de la police. Ils allaient s'en occuper.

Et ils avaient entendu aussi sa dernière requête, une aide-soignante entrait dans la chambre avec un plateau. Du café, quatre sandwichs et deux sablés au caramel. Eva avalait enfin quelque chose, pour la première fois de la journée, sans être prise de nausée. Elle se sentait terriblement fatiguée. Il est mort, pensa-t-elle, et elle crut entendre sa voix comme s'il se trouvait dans la pièce. Son rire laconique, qui disparaissait aussi vite qu'il était venu. Cependant, quand elle essayait de se l'imaginer vivant, là, sous ses yeux, elle ne ressentait que du froid, une impression proche de celle qu'elle avait éprouvée, en relâchant sa main, avant de la poser sur le sol.

Ensuite, elle se mit à penser à Filip. Comment allait-elle pouvoir le lui dire ? N'était-il pas préférable qu'il l'apprenne de sa bouche à elle ?

Les policiers prenaient leur temps. Peut-être avaient-ils aussi ressenti le besoin d'une pause-café. Elle appuya sur la sonnette et l'infirmière prénommée Sawalee réapparut.

« Est-ce que je peux téléphoner ? », demanda Eva. « J'aurais besoin d'appeler mon fils. Il n'est pas encore au courant de ce qui s'est passé. »

« D'accord. Je pense que ça ne pose pas de problème. Est-ce que vous souhaitez que je vienne avec le téléphone jusqu'ici ou vous préférez vous lever ? »

« Je veux bien essayer de faire quelques pas », répondit Eva.

« Très bien, je vais vous chercher des vêtements », dit Sawalee en lui souriant avec gentillesse. « On ne peut pas trop se balader comme ça, vous savez. »

Eva prit soudain conscience de son apparence : la blouse de l'hôpital et en dessous une énorme culotte. L'infirmière laissa flotter derrière elle un parfum de jasmin et l'espoir d'un retour possible à une vie normale. Pas dans l'immédiat, mais un jour prochain, sûrement. Il fallait d'abord se lever et réussir à joindre Filip. C'était le plus urgent. Pour une raison ou une autre, Sawalee tardait à revenir avec les vêtements. Eva fouilla l'armoire près du lit et y dénicha de longues chaussettes et une robe de chambre à motif floral, affreuse.

Elle voulait demander à Filip de revenir habiter avec elle à la maison, au moins pour un temps, c'était mieux de vivre ensemble, compte tenu des événements.

Les deux policiers se tenaient postés derrière la porte.

« Je reviens tout de suite, si vous voulez poursuivre », leur dit Eva, « je vais juste appeler mon fils. »

« Nous n'allons pas reprendre l'interrogatoire. Pas avant que vous ayez pu contacter un avocat. »

« Excusez-moi », dit Eva, « mais je n'ai pas bien saisi votre nom. »

« Peder », répondit-il, « Peder Karberg. »

« Ça va aller, Peder », lui rétorqua-t-elle, en continuant à marcher, « je n'ai pas besoin d'un avocat, par contre je dois appeler mon fils de toute urgence. »

Elle sentit une main lui saisir l'avant-bras.

« Je suis désolé », dit-il, « pas d'appels. Vous êtes sous contrôle judiciaire jusqu'à ce que vous sortiez de l'hôpital. »

« Mais vous ne comprenez pas… il n'est pas encore au courant. Filip a le droit de savoir ce qui s'est passé. »

Eva Flyckt se mit en travers de son chemin, pour lui barrer la route.

« Vous êtes en état d'arrestation », dit-elle. « Vous êtes suspectée d'homicide. »

« Bon, ben je sors, hein », cria Emil, de l'entrée. Puis on entendit le bruit d'un objet qui tombait sur le sol.

Le regard de Niklas Ekeby, au-dessus de la table de la cuisine, croisa celui de sa femme. Il venait de fermer la page web qui relatait les dernières avancées de l'enquête concernant le meurtre de leur voisin. Un suspect avait été arrêté, mais même les sites de faits divers les moins scrupuleux ne donnaient aucune information sur l'identité de celui-ci. Il passa à la version en ligne du *Guardian*, et lut un article sur une énième tentative avortée de rassembler autour de la table des négociations les différentes parties concernées par le processus de paix en Syrie.

Les yeux de Sandra reflétaient sa propre inquiétude.

« OK, mais sois rentré pour dîner. On mange à six heures », cria-t-elle à Emil en se forçant à sourire, parce qu'il était indispensable de sourire. Cela faisait partie de leur rôle dans la pièce de théâtre qui se jouait. Une pièce qui aurait pu s'intituler « Retour à la normale ».

Niklas se leva et rejoignit son fils dans l'entrée.

« Tu vas où ? »

« Dehors. » Emil enfilait ses baskets Nike, sans défaire les lacets. Ils n'étaient pas trop serrés, ce qui lui évitait d'avoir à faire des nœuds ou d'avoir recours au chausse-pied, celui-là même qui venait de rebondir sur le sol. Il n'était pas rare qu'en présence d'Emil, les objets tombent ou se cassent, comme par magie.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne m'aviez pas dit que j'avais le droit de sortir ? »

« Bien sûr. Il fait encore bon. Tu vas voir Wille et Melvin, peut-être ? »

« Genre. » En sortant, Emil claqua la porte d'un coup de pied et Niklas se baissa pour ramasser un casque de vélo, tombé aussi par terre.

« C'est peut-être un peu tôt, non ? », dit-il en revenant dans la cuisine.

« On ne peut pas le garder indéfiniment à la maison. »

« Je veux dire, le style lapidaire. Je pensais que ça viendrait avec l'adolescence, ce truc-là "Tu vas où ? Dehors." »

« Tu devrais plutôt t'estimer heureux qu'on puisse encore le laisser sortir », répondit Sandra, en suivant des yeux la silhouette d'Emil qui disparaissait, les bras ballants, au bout de la rangée de maisons.

Il y avait comme un soupçon de reproche dans sa voix, c'était du moins ce que Niklas ressentit. Sa manière à elle de lui rappeler que c'était lui qui avait choisi d'emménager là. Sandra avait mis du temps avant d'accepter l'idée d'habiter dans un endroit où, il n'y avait pas si longtemps encore, on enfermait les fous. Rien que le nom de Beckomberga la mettait mal à l'aise. Elle s'était montrée incapable d'apprécier les bons côtés du projet immobilier, l'originalité, la singularité de la conception architecturale, au cœur d'un parc vaste et somptueux. Pour elle, l'endroit restait associé à la folie, aux cris de désespoir, sans même parler des lobotomies, des bains glacés et des électrochocs. D'aucuns y étaient restés enfermés toute une vie. Était-ce possible que tout cela ne laisse aucune trace, que des énergies d'une telle intensité se dissipent aussi rapidement ? Finalement, elle s'était laissé séduire par l'architecture du lotissement, elle avait fini par se rallier à ses arguments à lui, plus rationnels.

Niklas caressa les cheveux de sa compagne. L'insécurité qu'ils ressentaient s'estomperait. Question de temps. Il ne fallait pas céder à la panique. Recul, perspective. Au fil des années et de ses expériences professionnelles, il en avait tellement vu, les fosses communes de

Srebrenica, les champs de la mort au Cambodge, avec ces morceaux de squelettes qui affleuraient ; il avait même assisté à un gacaca, tribunal populaire du processus de réconciliation au Rwanda.

La vie continuait, même là-bas.

« Je range un peu et je m'occuperai du linge », lança-t-il, « après avoir jeté un petit coup d'œil à mes mails, là-haut. »

Ils jugeaient désormais utile de signaler l'endroit de la maison où ils se trouvaient.

« Je pensais faire un *chicken tikka* », cria-t-elle derrière lui.

Niklas fit un tour au salon. Il rangea les jeux d'Emil éparpillés autour de la télé et les vêtements de Lova, abandonnés sur le canapé. Sandra avait conduit leur fille chez une copine en ville, où elle resterait dormir, une camarade de son ancienne école maternelle. Lova avait eu l'air tellement heureuse de quitter la maison. Niklas se surprit à regretter les contraintes du centre-ville, la vigilance de tous les instants qu'elles induisaient. On accompagne systématiquement les enfants ; qu'ils aillent à l'école ou chez les amis, on sait toujours exactement où ils sont.

Une merveilleuse idée de déménager dans une cité-jardin où les gosses peuvent courir librement et construire des cabanes dans les bois. Merveilleuse jusqu'à ce que l'on découvre un quidam assassiné à moins d'un kilomètre de la maison. Un quidam qui n'est autre que leur plus proche voisin.

Mon Dieu, c'était il y a si peu de temps encore, Niklas avait été invité par la victime, il se revoyait dans la cuisine, faisant mine de s'enthousiasmer devant les plans d'un placard. On lui avait même proposé un whisky. De ces choses que l'on fait entre voisins. Niklas lui avait emprunté une perceuse. Elle était toujours dans une armoire de l'entrée. Aussi ridicule que cela puisse paraître, il ne pouvait se défaire du sentiment qu'il était, d'une certaine manière, lié à la maison d'à côté, qu'il leur devait quelque chose.

Le pire était derrière eux, heureusement : ces jours où ils avaient dû vivre avec l'évidence qu'un fou sévissait là, dehors, et tuait des gens sans raison. C'était ça le comble de l'horreur, personne n'était

à l'abri et, par conséquent, ses enfants non plus. Il ne voulait plus jamais revoir les images qu'on lui avait montrées. Ils avaient gardé les enfants à la maison, ils étaient restés ensemble, et ils avaient utilisé la voiture pour chacun de leurs déplacements. Rien ne serait plus jamais comme avant, mais, au moins, la police avait arrêté le criminel. Il n'était pas encore condamné, ni même inculpé mais tout de même, hors d'état de nuire. Il n'avait jamais douté de l'efficacité des services de police.

D'après les médias, il s'agissait d'un proche de la victime, ce n'était pas une agression fortuite. Niklas avait honte de se sentir à ce point soulagé.

La vie pouvait, peu à peu, reprendre un cours normal.

« Il faut se montrer forts devant les enfants », avait intimé Sandra. « S'ils sentent que nous avons peur, ce sera pire. »

Niklas s'était demandé où elle avait lu cette recommandation. Sur Internet ? Ces liens que les femmes du quartier partageaient sur Facebook : « Les dix bons conseils à suivre quand votre voisin est assassiné. » Elle avait raison, bien sûr. C'est lui qui avait du mal à se faire aux solutions trop simples : dire à ses enfants « ça va aller », comme dans un film, quand tout le monde sait que, dans la vraie vie, c'est beaucoup plus compliqué.

Il avait, heureusement, réussi à prendre les quelques jours de congé parental qui lui restaient pour passer du temps avec les siens, même s'il devait rester joignable. Il s'assit au bureau et ouvrit sa boîte mail. Il relut un brouillon, le programme d'une conférence sur le rôle et l'implication des femmes au service de la paix et de la sécurité. Il glissa quelques corrections dans les marges du document. Son travail au ministère des Affaires étrangères lui servait d'excuse pour s'isoler, il prétextait le besoin de communiquer avec New York pendant leurs heures de bureau. Un subterfuge pour s'enfermer après le dîner, avant que les enfants ne se chamaillent et qu'il ne se retrouve sans autre recours que de leur crier au visage. Avant de devoir faire face aux accès de colère d'Emil et de se rendre compte qu'il ne serait jamais à la hauteur.

Niklas jeta un œil sur la rue, en bas : illusion de tranquillité. Les policiers avaient disparu. Ainsi que les voitures des chaînes de télévision qui bloquaient l'entrée. Le flux de curieux se faisait moins dense. C'était calme, à vrai dire, plus calme que ça ne l'avait jamais été. Les gens s'habituaient à rester cloîtrés. Il en faudrait du temps avant que l'on ne revoie les vélos sortir, avant d'entendre un ballon rebondir sur le bitume. De son promontoire, il avait le sentiment d'observer la maquette d'un lotissement : une de ces images virtuelles en 3D qui l'avaient séduit sur le prospectus. Avec toutefois une différence notable, il ne pouvait contempler les jardins boisés des images publicitaires, pas plus que l'ombre des arbres entre les maisons. Il ne lui était donné à voir que de jeunes pousses d'arbres fruitiers, il se demanda s'ils porteraient un jour des fruits. Il distinguait aussi quelques plantes chétives et une pelouse récemment semée, qui ne survivraient pas à un hiver rude.

En arrivant, il avait aimé l'odeur forte de peinture fraîche, l'idée d'être le tout premier à habiter cette maison.

Plusieurs années durant, il avait eu le projet de briguer un poste à l'étranger, profiter tant que les enfants étaient petits. De préférence un pays en voie de développement. Son travail lui offrait cette possibilité et il aurait trouvé dommage de ne pas saisir l'occasion. C'eût été tout bénéfice pour Emil et Lova, l'opportunité d'apprendre l'anglais, une bonne fois pour toutes. Sandra aurait pris un congé sabbatique et s'y serait mise, ce roman qu'elle rêvait d'écrire. Mais c'était avant que ne surviennent ces problèmes avec Emil, à l'école. À deux reprises, au moins, il s'en était pris violemment à d'autres enfants. S'ensuivit tout le bazar, des entretiens intempestifs avec les instituteurs et autres équipes pédagogiques affectées à la santé des élèves. Ils avaient participé à des réunions de crise et reçu des appels d'autres parents : ceux qui avaient consciencieusement appris à leurs enfants à ne pas se battre. Niklas avait essayé de se rassurer en se disant qu'il n'y avait là rien que de plus normal, que les garçons agissent depuis toujours de la sorte. Mon Dieu, il s'était lui-même battu, bien plus souvent que ça quand il était enfant. Il

lui semblait que c'était plutôt la règle que l'exception. Il avait finalement obtempéré, accepté qu'Emil soit soumis à un examen. Le diagnostic était tombé, le mal avait été nommé et, quelque part, c'était devenu plus facile par la suite.

Et plutôt qu'à Nairobi ou Dar es Salam, ils avaient atterri dans la cité-jardin du parc de Beckomberga, là où Emil était censé retrouver le calme dont il avait besoin.

Les enfants auraient dû s'y sentir plus libres, faire du vélo, jouer au ballon et aller et venir sans contrainte, comme quand lui était jeune. À l'époque, les enfants d'âges différents se déplaçaient en bandes, jouaient aux cow-boys et aux Indiens, construisaient des cabanes, partout où c'était possible. Niklas avait harcelé les enfants tout l'été afin qu'ils délaissent leurs téléphones portables et s'en aillent découvrir les bois et broussailles aux alentours de la maison.

Et puis, le voisin avait été assassiné et il n'avait plus été question de les laisser sans surveillance.

Niklas ouvrit la porte de la chambre d'Emil et fut saisi par une odeur de moisi. Une odeur âcre de nourriture en décomposition ou autre. Il en avait marre de ne jamais être écouté.

Il posa les jeux et les manuels scolaires glanés çà et là puis souleva la boule de draps tombée par terre.

Il ne voulait pas ressembler à ces parents fouineurs. Chaque fois qu'il faisait intrusion dans la chambre d'Emil, il craignait de ressembler à sa propre mère. Il se souvint de la honte qu'il avait ressentie quand elle avait découvert des revues pornographiques sous son matelas. Mais, en l'occurrence, ce n'était pas de ça qu'il s'agissait, il pestait contre l'habitude qu'Emil avait prise d'apporter toutes sortes de nourritures dans sa chambre et de les oublier ensuite, sous le lit. Hygiène déplorable.

Le temps des revues pornographiques, format papier, était hélas révolu, pensa-t-il en jetant un œil sous le lit. Il y fit la découverte d'un bol tapissé d'une substance qui ressemblait à du yaourt séché. Il y avait aussi une peau de banane et des devoirs froissés, en boule. Il défroissa la feuille. Le début d'une rédaction. Un souvenir d'été.

On a déménagé à Beckomberga. C'est beau ici. Beaucoup de nature et tout. Malheureusement, on est loin de la ville. Ce n'est pas vraiment cool ce déménagement parce qu'en ville, on a plein d'amis et on sait où trouver tout ce dont on a besoin.

Ensuite, le texte avait été raturé, la feuille froissée et jetée. Ça lui serrait le cœur. Sur la bibliothèque trônait la première photo scolaire d'Emil, il y souriait, dents de devant écartées. Le regard était franc et il dégageait une joie enfantine, comme si tout ce qui adviendrait par la suite serait bon à prendre.

Ils avaient bien fait. C'était indispensable. Après avoir pris connaissance du diagnostic concernant Emil, Niklas s'était montré sensible à toutes ces histoires d'hommes ou de femmes qui ne comprennent qu'à l'âge adulte l'origine de leur mal-être. Et comment ce mal-être les a conduits vers la drogue, la délinquance, avant de pouvoir enfin s'en sortir. Des rescapés qui faisaient désormais le tour du pays en donnant des conférences pour partager leurs expériences, remerciant leurs mères de s'être battues pour eux, mais ajoutant aussi que leurs existences auraient été bien plus commodes s'ils avaient été diagnostiqués plus tôt, dès le début.

Malgré cela, il n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment d'avoir trahi son fils. Il les avait laissé faire quand ils l'avaient montré du doigt, étiqueté, désigné comme hors norme, alors qu'au bout du compte, Emil aurait dû être sa norme à lui, sa fierté.

Bon, ils avaient fait ce qu'il fallait. C'est ce qu'il se disait même si, au fond, personne ne saurait jamais s'ils avaient pris la bonne décision.

Emil était endurant, intelligent, avec beaucoup de facilité en mathématiques. Et il s'était fait de nouveaux amis. C'était le plus important.

Niklas plongea une dernière fois la main sous le lit. Il balaya encore quelques emballages de bonbons et les restes d'une tablette de chocolat. Il en extirpa un carton afin de vérifier qu'il ne contenait pas quelques babioles qui n'auraient rien à faire sous un lit.

Il ne comprit pas immédiatement ce qu'il venait de découvrir. Cela ressemblait à un jouet, parmi d'autres. Il était incapable de se

rappeler toute la camelote qu'ils avaient accumulée ces dernières années. Ces gadgets qui arrivaient avec les fêtes d'anniversaire, ne servaient qu'une semaine avant de finir dans des cartons comme celui-là, abandonnés dans la poussière, sous un lit.

Il s'agissait de la réplique d'un crâne humain. Il trouva étrange de ne pas s'en souvenir : c'était un objet qu'un petit garçon aurait adoré et n'aurait pas manqué d'exposer.

C'est peut-être l'absence de poussière qui lui mit la puce à l'oreille. Niklas souleva le crâne et s'étonna du matériau : la sensation rugueuse de la surface. Il avait l'air horriblement vrai, avec quelques dents reproduites de façon étonnamment réaliste : hideuses, cassées et même l'amalgame, qui en garnissait plus d'une, semblait authentique. Et puis, les petits os du nez et ces restes de terre dans les cavités. Niklas lâcha soudainement prise.

Le crâne tomba lourdement sur le tapis, fit un tour sur lui-même avant de s'immobiliser. Niklas sentit les vannes de la peur s'ouvrir en lui. Il restait planté là, assis par terre, dans la chambre de son fils de douze ans, contemplant un sourire ruiné, truffé de dents pourries.

C'était un crâne humain, un authentique crâne humain.

À travers les fentes du store de la fenêtre, elle entrevoyait des rails, un grillage et, de l'autre côté, un lotissement dans les tons marronnasses. Les barrières du passage à niveau se mirent à sonner en se baissant. Eva n'imaginait pas que de tels passages à niveau existent encore. En rase campagne, peut-être, mais pas ici, en ville. Une tonalité venue d'un autre temps, d'une enfance faite de chemins forestiers et de vacanciers sur les routes, une époque où les gens avaient du temps à perdre devant les barrières fermées des passages à niveau. La pensée que cette époque était révolue, que rien de tout ça ne reviendrait plus jamais, la rendit immensément triste.

Un train s'approcha puis disparut et tout fut de nouveau silencieux.

Vingt-neuvième heure de garde à vue.

Elle n'arrivait pas à dormir plus d'une heure d'affilée. Ses hanches lui faisaient mal quelle que fut la position. L'oreiller était dur comme de la pierre, avec le même revêtement plastifié qui enveloppait le matelas posé sur le lit, une simple banquette fixée au mur. Eva se pelotonna dans le coin, près de la fenêtre.

Rien à signaler depuis le début de la garde à vue, sauf à considérer l'arrivée d'un plateau garni de boulettes de viande industrielles comme un événement notable. Chaque fois que le judas de la porte s'ouvrait et qu'un gardien y jetait un œil, elle pensait qu'ils allaient lui annoncer qu'ils reconnaissaient leur erreur, et la porte s'ouvrirait alors en grand.

La nourriture n'avait aucun goût, mais elle s'astreignait à tout manger, jusqu'aux légumes trop cuits et au pain tartiné de fromage répugnant. Ne serait-ce que pour leur montrer qu'elle n'allait pas trop mal. Eva Levander-Olofsson était en forme. Il n'y avait aucun problème dans la cellule numéro douze.

Quelque part entre la treizième et la quatorzième heure, elle avait commencé à douter, à s'imaginer qu'elle ne sortirait jamais, à se dire qu'il y avait là comme une sorte de punition, non pas pour quelque chose qu'elle aurait fait, mais pour ce qu'elle était.

On l'avait transférée directement de l'hôpital à la prison de Solna. Elle se souvenait de gardiens derrière des vitres en Plexiglas et d'un couloir avec des portes fermées. Eva avait eu peur de ce qui se dérobait à son regard : elle avait entendu des gens qui toussaient, des cris, des criminels qui étaient là, quelque part, mais qu'elle ne pouvait voir. Elle avait dû changer de vêtements, un sentiment humiliant, en être, faire partie de ces gens-là, elle le vivait comme une altération de son identité.

Il y avait aussi une cour, à peine plus grande que la cellule : carrée, cinq pas sur cinq ; sa cellule en faisait cinq sur quatre. Le premier jour, ils lui avaient proposé une heure de récréation, elle avait accepté qu'on la conduise jusqu'à la cour, elle voulait passer pour quelqu'un d'obéissant, et puis l'extérieur lui semblait plus profitable que l'intérieur. La cour ressemblait à un bunker ; un trou de béton, le sol jonché de mégots de cigarettes et un grillage qui faisait office de toit. La lumière du jour semblait renâcler à y pénétrer, comme si, elle aussi, se jouait des pauvres gens en cage.

Pourquoi diable me serais-je donné autant de peine pour alerter les secours si j'étais coupable ? Et si cela était le cas, n'aurais-je pas dû prendre mes jambes à mon cou ?

Interdiction de regarder la télévision ou de visionner un film, d'écouter la radio ou de lire un journal. A fortiori, de passer un appel. Elle souffrait de ne pas pouvoir entendre la voix de Filip. Elle essayait de ne pas penser à lui. Seule la lecture d'un livre lui était autorisée. Mais comment réussir à se sentir concernée par

une fiction, comment réussir à se concentrer, ne serait-ce qu'une minute, sans que le doute et le sentiment d'asphyxie ne la forcent à se remettre debout et à marcher : cinq pas dans un sens et quatre dans l'autre. Elle avait tout de même choisi un livre, pour donner l'apparence d'être quelqu'un qui aime la lecture. Le livre, avec sa couverture rouge, attendait toujours sur la table fixée au mur, devant une chaise, elle aussi fixée au mur. Un roman de Liza Marklund, elle l'avait déjà lu, et en avait gardé un bon souvenir. L'histoire d'un groupuscule maoïste en Botnie du Nord, pendant l'hiver. Elle avait fait l'effort, s'était concentrée pour lire, elle aurait tellement souhaité être le personnage principal, Annika Bengtzon, ou même Liza Marklund d'ailleurs : une femme qui sait dire non et qui se fiche de ce qu'en pensent les autres. Quelqu'un qui ne se laisse impressionner par personne.

Lorsqu'elle entendit du bruit dans le couloir, elle tendit de nouveau le bras vers le livre. Un cliquetis dans la serrure et la porte s'ouvrit. Apparut le plus jeune des gardiens, il se prénommait Carlos, il ne tenait jamais en place : les mouvements de ses pieds ou des muscles de son visage trahissaient une fébrilité maladive.

« Votre avocat est arrivé », annonça-t-il, « il vous attend au parloir. »

Elle fut d'entrée impressionnée par l'élégance de Marcus Danielsson : une chemise gris clair assortie d'une cravate d'un gris légèrement plus foncé, striée de fines rayures jaune pâle, un costume sur mesure, distinction d'un homme qui gagne bien sa vie. Une barbe courte et bien taillée, sans un poil de gris : il était trop jeune pour ça. Il lui serra vigoureusement la main et la fixa, avec insistance, droit dans les yeux.

« Comment allez-vous ? », lui demanda-t-il.

« À votre avis ? »

« Pas très bien. Je sais qu'une garde à vue peut s'avérer une expérience des plus traumatisantes. »

Eva glissa sur sa chaise, elle avait honte de ses vêtements. Elle les avait choisis parmi d'autres, stockés dans des caisses en bois. Des habits qui venaient d'on ne sait où. Elle avait dû fouiller dans les caisses, comme le font les pauvres, et maintenant, elle se tenait là, assise, vêtue d'un pantalon de survêtement marron trop large et d'un sweat-shirt informe. À part ça, elle n'avait aucune idée de ce à quoi elle ressemblait, il n'y avait pas de miroir dans la cellule.

« C'est dingue ! », s'indigna-t-elle, « ils ne me laissent même pas appeler mon fils. »

Marcus Danielsson griffonna quelque chose sur une feuille de papier.

« Je vais voir ce que je peux faire », dit-il, « mais dites-vous bien que rien ne sera facile. On vous accuse d'un crime extrêmement grave. »

« Que je n'ai pas commis. Vous allez m'aider à sortir d'ici, n'est-ce pas ? »

« Que l'on vous soupçonne n'implique pas que vous soyez coupable. »

« Je ne le suis pas, c'est évident. »

Elle commençait à transpirer sous les bras, assaillie par des bouffées de chaleur. Marcus Danielsson lui sourit. La rangée de dents blanches qui surgit lui rappela qu'elle devait avoir mauvaise haleine.

« Voici la situation », dit-il calmement, en lui décrivant ce qui allait se passer, avec cette inflexion didactique dans le ton, comme si elle venait d'être embauchée et qu'on allait lui présenter son nouveau lieu de travail.

Elle allait être interrogée et il fallait d'abord se focaliser là-dessus.

« Votre probité est essentielle. Comprenez bien que vous devez pouvoir assumer tout ce que vous allez raconter. Vous pouvez aussi ne rien dire. Si vous n'êtes pas sûre, dites que vous doutez. Si vous ne voulez pas répondre, ne répondez pas. Si ça devient trop pénible, demandez une pause. »

« Mais je ne comprends pas », interrompit-elle. « C'est moi qui ai appelé la police. »